

# FRAGMENTS DIVERS

## *Ruth éveillée*

Denis Guénoun

### **Il faut nous séparer**

NOÉMIE

Voici le point où nos routes se séparent.

Les filles, disons-nous adieu.

Mort mon mari, morts mes deux grands fils, mes gaillards,  
je n'ai plus rien à faire ici.

Je me sais loin du pays, je sais bien, malgré tout ce temps passé, malgré vous, malgré  
la racine qui plonge,  
que l'attache est rompue, la terre adverse, rebelle,  
– je dois retourner chez les miens.

[...]

Ne dites pas que vous viendrez avec moi, – ah non. Seules ? Sans mari ?

Je suis trop vieille. Je n'aurai plus d'enfants à vous faire épouser. C'est trop tard. Le  
temps des enfants est passé.

[...]

Croyez Noémie. Je vous ai toujours conseillées. Je vous aime.

Il faut rester ici. Retrouver des hommes, reprendre le fil. Votre route n'est pas la  
mienne. Il ne faut pas me suivre. Il ne faut pas venir là-bas. Chez les miens. Les  
Hébreux.

(1<sup>ère</sup> partie, début)

NOÉMIE

Où crois-tu aller, Ruth, la Moabite,  
que crois-tu faire sur ce chemin ?

NARRATEUR

Et Ruth la rejoint, lui fait face,  
et leurs deux visages se tiennent l'un contre l'autre,

j'ai vu<sup>1</sup> des bêtes à l'attaque, front devant front, des béliers, des louves, des hyènes  
et les dents sortent et les lèvres se froncent  
et Ruth ouvre la bouche, et dit

RUTH, *lionne qui rugit, royale, sauvage, fureur sanglante dans les yeux*  
ne m'ordonne pas de t'abandonner ! ni de m'écarter de toi !  
Où tu vas, j'irai ! Au sol où tu couches, je coucherai !  
Ton peuple est mon peuple ! Ton dieu est mon dieu !  
Où tu meurs, je meurs. Là, je m'enfonce sous terre.  
Qu'arrive le pire,  
ou plus que le pire,  
si rien d'autre que la mort me sépare de toi.

NARRATEUR

Noémie la regarde, la toise, la pèse,  
et reprend la marche, vers le pays des Hébreux.  
La Ruth se lève, et la suit.

(1<sup>ère</sup> partie)

---

<sup>1</sup> Le « je » ici est celui du cœur, dans la tragédie, qui ne dit jamais « nous », toujours « je ».

## L'autre

NARRATEUR

et voici un repas, servi au sol, après un jour de moisson.

On voit là des ouvriers des champs, des servantes. Chacun est recru, bras, hanches et cuisses. Certains, couchés, attendent les plats. D'autres rêvent. La terre était généreuse. Dans un coin, peut-être un enfant souffle-t-il par à-coups une flûte de bois. Le soleil pèse sur les lointains, s'alourdit et penche. Par moments des éclats sautent entre deux voix, puis s'effilent. La sueur se fond à l'odeur jaune du grain. Le peuple du blé laisse voir ses bras, le mollet des femmes. Tout est torse, bruni, noué. Il y a du vin, des reflets, de l'ambre.

...

Un ouvrier interroge : « Qui est cette femme, là-bas, debout ? – Arrivée ce matin. Veut glaner. Demande un sillon. – D'où ça vient ? D'où ça ressort ? – Moabite. – Elle provoque. Regarde, elle provoque. Une femme debout, là, qui se tient. Ça provoque. Après, viennent les embrouilles, et on dit que c'est nous. On n'a rien fait. On n'est pas allés la chercher. – Laisse-la. – Ça m'excite. Ça m'indispose.

(2<sup>e</sup> partie, «au repas»)

## L'accueil

BOOZ

Béni soit la récolte, la venue des graines, bénissez, n'oubliez pas. Laissez passer la joie du grain qui vous habite et vous roule dans la paille.

Aucun ne touchera cette femme. Aucun. On ne lui manquera pas de respect.

Je la veux respectée comme une des miennes. Servante, femme ou fille. Je le dis de ces lèvres, sur cette main. Vous en répondrez devant moi.

Béni soit le peuple qui est choisi par l'abandonnée, la solitaire. Celle qui n'a plus personne, ni rien. Béni est le peuple qu'elle a élu comme refuge. C'est une grande distinction.

Tu nous fais grand honneur, étrangère. Mets-toi près des moissonneurs. Qu'on lui passe du grain rôti.

Que le Sauveur te comble. Que ta récompense soit pleine. Que la lune t'inonde de son sourire étonné.

NARRATEUR, *en ouvrier*

maître, je sais que je n'ai rien à dire – c'est ton champ, c'est ton grain – je sais que je n'ai rien à dire, mais je ne te comprends pas.

C'est ton champ, ton grain, mais il y a les règles. Ce n'est pas ainsi qu'elles ont été fixées. Je ne veux rien dire, mais cette femme

déroge. Maître, je ne te comprends pas.

(2<sup>e</sup> partie, «au repas»)

## La nuit dans les blés

BOOZ

Que fais-tu ? Tu viens ici, à moi, au cœur de la nuit ?  
Tu es seule, loin des tiens, de ta demeure,  
que dis-tu, Ruth ? Quel est ce chemin sans exemple ?

RUTH

Je dis : ouvre grand sur moi ton élytre.

BOOZ

Tu viens à moi, quand tu t'es gardée de mes serviteurs, qui sont jeunes ?  
Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu choisi ?

RUTH

Tu es mon proche.

BOOZ

Mesures-tu notre distance ?

RUTH

Je suis à ta merci, sous ta grâce. Je viens sous ta grâce, ton aile. Je te demande ton  
asile.

(3<sup>e</sup> partie)